

UNE ÉTUDE SOCIOLOGIQUE D'ACTUALITÉ : **LES ETUDIANTS EN SCIENCES (1)**

A la demande de l'Association d'étude pour l'expansion de la recherche scientifique, approuvée et subventionnée par le ministère de l'Éducation nationale, le Centre de sociologie européenne réalise une très intéressante enquête sur les étudiants en sciences. La première partie a porté sur les étudiants de propédeutique, la seconde, sur les étudiants en sciences de première année de second cycle. Cette enquête a été réalisée sous la direction de M. Pierre Bourdieu, par Mlle Monique de Saint-Martin, MM. Luc Boltanski, Robert Castel et Mlle Madeleine Lemaire. Cette enquête étant actuellement en cours d'exploitation, on ne peut présenter ici que des résultats bruts et partiels.

I. - LES ÉTUDIANTS DES PROPÉDEUTIQUES SCIENTIFIQUES

L'enquête a été faite à partir d'un questionnaire rempli par l'ensemble des étudiants des Facultés ou Collèges universitaires de Paris, Orsay, Grenoble, Lille, Rennes, Toulouse, Dijon, Reims, Limoges, Perpignan, Brest et Calais. Un échantillon de 3 000 questionnaires a été tiré. L'enquête s'attache surtout aux déterminants sociaux et scolaires du choix des études scientifiques ; elle apporte aussi d'intéressantes informations sur la répartition entre les différentes voies et carrières scientifiques. En voici les principales conclusions (2).

UNE FAUSSE DÉMOCRATISATION

Les facultés des sciences sont parmi les établissements d'enseignement supérieur, et les facultés en particulier, ceux dont le recrutement paraît s'être le plus démocratisé

(1) Document n° 37. Commission I. Résumé du rapport effectué sous la direction de Pierre BOURDIEU, du Centre de sociologie européenne.

(2) Le compte rendu détaillé et provisoire de cette enquête a fait l'objet d'une publication ronéotypée qui peut être demandée soit à l'Association d'étude pour l'Expansion de la Recherche Scientifique, soit au Centre de Sociologie européenne, 10, rue Monsieur-le-Prince – PARIS 6e.

ces dernières années. L'étude fait apparaître que de plus en plus d'étudiants arrivent en facultés des sciences sous la pression de *déterminismes* et non en fonction de choix réels.

Le choix des études de sciences pour les étudiants issus des classes populaires et dont les parents n'ont fait que des études primaires, n'est que le résultat d'un rétrécissement progressif des choix théoriques possibles.

La plupart d'entre eux ont fait une section moderne, alors que plus de la moitié des étudiants issus des classes supérieures ont fait une section classique. En majorité, ils sont entrés en 6^e dans un C.E.G., alors que les autres entraient en majorité au lycée ; lorsqu'ils sont entrés au lycée, ils sont entrés dans une section moderne, en majorité : choix de la section et choix de l'établissement varient en fonction de l'origine sociale et du diplôme du père.

Ceux dont les antécédents culturels sont faibles, ont souvent dû abandonner le latin en cours de route, lorsqu'ils étaient entrés dans une section classique ; la quasi-totalité des étudiants en sciences issus des classes populaires proviennent d'une I^{re} moderne contre la moitié seulement des enfants des classes supérieures. Pour ces derniers, le choix d'études modernes constitue le plus souvent non pas un choix forcé, mais une orientation rationnelle opérée en fonction des capacités scolaires, ou, pour ceux dont les résultats étaient trop faibles pour poursuivre des études classiques, un refuge en cours de scolarité.

Le déterminisme joue aussi à l'entrée en faculté. Entrer en faculté des lettres présente des difficultés supplémentaires pour les étudiants des classes populaires : la langue scolaire n'est pas pour eux langue maternelle. Ceux qui se dirigent vers les lettres subissent donc une *sur-sélection*. Quant aux facultés de médecine, elles recrutent la plupart de leurs étudiants dans les sections classiques, même ceux qui sont issus des classes populaires. Le souci de sécurité joue également : intériorisant les contraintes objectives, tout se passe comme si l'on confondait dans les classes populaires la difficulté des études avec leur durée.

Les étudiants originaires des classes populaires, même ceux qui ont une réussite scolaire égale en lettres et en sciences — ou comparable à celle des étudiants des classes supérieures — déclarent préférer les sciences estimant y réussir mieux. Ils ont l'impression d'avoir toujours pensé à faire des études de sciences alors que les autres ont gardé le loisir de s'intéresser aux lettres.

Les *pressions sociales* jouent dans le même sens. Peu d'étudiants (un sur quatre environ, quelle que soit l'origine sociale) ont eu recours aux services d'orientation scolaire. Au contraire, professeurs et instituteurs jouent un rôle d'autant plus grand que l'origine des étudiants est plus modeste. Les maîtres ont tendance à penser que les insuffisances scolaires peuvent, chez les enfants des classes supérieures, être compensées par l'appartenance sociale. En revanche, ils conseillent aux autres les sciences comme *plus sûres*. Quant au groupe des camarades plus influent lui aussi sur les élèves des classes populaires que sur ceux des classes supérieures, il voit également, dans les études de sciences, un choix plus raisonnable.

La « démocratisation » actuelle des facultés des sciences, particulièrement en province, apparaît comme l'accès d'étudiants de catégories sociales nouvelles à des études de second choix. Beaucoup n'ont pas choisi de faire ces études et n'y sont

pas préparés. La baisse de niveau déplorée par les professeurs pourrait être la rançon de cette fausse démocratisation. -

A noter que les étudiants en sciences provenant des « classes populaires » se distinguent déjà de leur classe d'origine : même chez les ouvriers, où le cas est le moins fréquent, presque toujours un des membres de la famille a fait des études supérieures.

FACULTÉS OU CLASSES PRÉPARATOIRES UNE RÉPARTITION PARADOXALE DES ÉTUDIANTS

Les étudiants issus des classes sociales défavorisées sont proportionnellement deux fois moins représentés dans les classes préparatoires que dans les facultés.

1° — La proportion de bons ou très bons élèves dirigés vers les classes préparatoires croît avec le niveau social de la famille. Les étudiants issus des classes supérieures se voient rappeler la nécessité de s'y préparer par les parents, les professeurs et les camarades. Ils manifestent envers ces classes un certain ressentiment lorsqu'ils n'ont pas réussi à y entrer. Mais pour beaucoup d'entre eux, la faculté est un *refuge*.

Les enfants des classes populaires présents en faculté ont dû montrer une réussite scolaire supérieure — de même que les filles, pour lesquelles il n'y a que peu de classes préparatoires et peu de débouchés. Souvent, ils n'ont pas songé à entrer dans une classe préparatoire — et d'autant moins que le niveau scolaire du père était plus bas — même si leur réussite scolaire était bonne. Dans ce choix, les déterminants sont l'attitude des familles, les antécédents scolaires (C.E.G.) et la possibilité matérielle : les étudiants des classes populaires sont surtout nombreux en province, et Paris regroupe plus de 40 % des classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques. Leur « niveau d'aspiration » est plus faible : à partir de chaque succès, ils envisagent d'aller un peu plus loin et se présentent plus souvent aux examens intermédiaires (C.E.P., C.A.P., B.E.P.C.).

2° — L'enseignement établit une nouvelle sélection. Les classes préparatoires accordent une part plus importante à l'apprentissage des méthodes de travail (exercices, « colles ») des techniques de calcul et d'exposition, enseignent des mathématiques plus traditionnelles. L'enseignement de la faculté fait une part plus large aux mathématiques modernes ; les méthodes de travail supposent souvent ce que l'élève a encore à apprendre. -

Chercheurs eux-mêmes, les professeurs de faculté s'adressent à leurs étudiants comme à de futurs chercheurs, ou destinent leur enseignement à ceux que leur réussite désigne pour la recherche, plutôt qu'ils ne visent à transmettre un savoir précis et limité. S'adressant à des auditoires importants et mal connus, ils ne se préoccupent pas de vérifier si le cours a été assimilé, ils ne sont pas, comme les professeurs de « spéciales », directement concernés par la réussite ou l'échec de leurs élèves. -

Les élèves des classes populaires qui seraient mieux disposés à se plier à la discipline des classes préparatoires, mettraient moins en question le caractère scolaire du savoir — de même que les filles —, se retrouvent en plus grand nombre en faculté où l'enseignement donné accroît leur désarroi.

SECTIONS ET CHOIX PROFESSIONNEL LA PREPONDERANCE DE L'ENSEIGNEMENT

Entre les différentes sections de premier cycle, il y a une hiérarchie de prestige, qui correspond à celle des disciplines. C'est vers M.G.P. que se dirigent les meilleurs et ceux qui réussissaient le mieux en mathématiques. Cependant, il ne s'agit pas, ou pas seulement, d'une adaptation rationnelle aux exigences des différentes sections.

Les étudiants issus des catégories sociales supérieures choisissent plus volontiers M.G.P. alors que les étudiants d'origine sociale modeste vont deux fois plus souvent vers M.P.C. que vers M.G.P. En lettres, de la même façon, les fils d'ouvriers choisissent plus souvent les sections moins prestigieuses.

L'influence de la scolarité antérieure est encore déterminante : les étudiants de M.G.P. ont plus souvent que les autres fait leurs études en section classique, tandis que près de la moitié des étudiants du S.P.C.N. proviennent des sections M. ; pour ces élèves, passer en M.G.P. impliquait de briser le cursus scolaire «normal».

Les étudiants des classes populaires dont le niveau d'aspiration est faible choisissent des études réputées faciles (S.P.C.N., notamment). D'ailleurs, ils ont peu de confiance dans leur succès aux examens. Pour les étudiants des classes supérieures, ces sections sont souvent, au contraire, un « refuge », le moyen de poursuivre des études supérieures.

LE CHOIX PROFESSIONNEL

Entre l'enseignement, l'industrie et la recherche, la plupart des étudiants ont déjà fait leur choix dès l'inscription en propédeutique : même pour les plus jeunes, ce choix est déjà arrêté dans sept cas sur dix. C'est l'enseignement qui l'emporte alors très nettement contre l'industrie et la recherche. Les facultés sont donc destinées à former de futurs enseignants ; l'étudiant a conscience d'être appelé à devenir un enseignant alors que les professeurs s'adressent à leur auditoire comme à de futurs chercheurs. Le choix est particulièrement net chez les étudiants du S.P.C.N. Parmi l'ensemble des étudiants touchés par l'enquête, seuls les élèves des grandes écoles choisissent en majorité l'industrie.

On choisit d'autant plus souvent l'enseignement et d'autant moins souvent l'industrie qu'on est d'origine sociale plus modeste, qu'on a fait ses études dans un C.E.G. plutôt que dans un lycée. Toutefois, les fils de professeurs choisissent presque autant l'enseignement que la recherche.

Le choix du professorat n'est souvent que le résultat des contraintes imposées par les conditions sociales ; parmi les étudiants qui se destinent à l'enseignement, nombreux sont ceux qui auraient préféré faire carrière dans l'industrie ou dans la recherche (huit étudiants sur dix se destinent à l'enseignement alors que cinq sur dix « souhaitent » en faire). Il semble bien d'ailleurs que les « souhaits » ne fassent qu'anticiper quelque peu les chances objectives de la catégorie sociale d'origine.

La façon même dont on désire faire de l'enseignement ou de la recherche varie suivant l'origine sociale. Pour les uns, les deux sont liés à travers l'enseignement supérieur... Pour le fils d'ouvrier, la recherche est perçue comme une éventualité heureuse, mais sans qu'il se fasse beaucoup d'illusions ou même qu'il sache comment s'y préparer.

On se préoccupe souvent du « déchet » des études scientifiques. Mais les étudiants ne trouvent-ils pas une utilisation sociale de leur demi-compétence ? Si tant d'étudiants entament des études scientifiques, c'est sans doute qu'ils ont conscience de pouvoir « sortir » de la faculté des sciences à tous les niveaux.

PARIS ET PROVINCE

Les étudiants issus des classes populaires sont — proportionnellement — deux fois plus nombreux dans les facultés de sciences en province qu'à Paris : les proportions d'étudiants des classes populaires et des classes supérieures sont pratiquement inverses.

La différence est également très forte si l'on mesure le niveau culturel du père : à Paris et Orsay, pour près de la moitié des étudiants, il est égal ou supérieur au baccalauréat ; en province, souvent il ne dépasse pas le C.E.P. Presque deux fois plus de membres de la famille étendue des étudiants parisiens ont fait des études supérieures.

La plupart des étudiants de Paris et d'Orsay vivent chez leurs parents, contre moins de la moitié en province. Ils sont plus nombreux à avoir fait leurs études au lycée et dans des sections classiques.

Ils ont une plus grande assurance vis-à-vis du système universitaire et choisissent plus souvent M.G.P. Leur niveau d'aspiration est plus élevé et ils pensent plus souvent exercer une profession dans l'industrie ou la recherche.

*

II. - LES ÉTUDIANTS EN SCIENCES DE PREMIÈRE ANNÉE DU SECOND CYCLE

L'enquête auprès des étudiants du premier cycle ayant permis d'étudier les principaux déterminatifs sociaux et scolaires du choix des études scientifiques et de la profession, on se proposait essentiellement dans l'enquête auprès des étudiants de première année du second cycle d'étudier les attitudes à l'égard des études, de l'enseignement reçu et de la culture des étudiants en sciences.

Le questionnaire a été rempli par l'ensemble des étudiants en sciences des Facultés ou Collèges universitaires de Paris, Orsay, Lille, Toulouse, Grenoble, Rennes, Dijon, Reims et Brest entre les mois d'octobre 1965 et janvier 1966, soit à l'inscription, avec l'accord de MM. les doyens et grâce à la collaboration des secrétariats, soit pendant les cours, MM. les doyens ayant bien voulu dans ce cas demander aux professeurs leur accord.

Les facultés et collèges scientifiques universitaires ont été choisis parce qu'ils sont représentatifs de l'ensemble des facultés des sciences et collèges scientifiques universitaires. Un échantillon de 3 000 étudiants inscrits pour la première fois en licence en octobre 1965 a été tiré, qui est représentatif de l'ensemble des étudiants de cette année selon le sexe et l'origine sociale.

En ce qui concerne les mécanismes de sélection et de répartition des étudiants entre les différentes disciplines, les premiers résultats obtenus confirment les résultats de l'enquête sur les étudiants du premier cycle. Plus précisément, des étudiants issus des classes populaires sont représentés dans une proportion moins forte en première année du second cycle qu'en propédeutique. L'examen de propédeutique sélectionne donc inégalement les étudiants selon leur origine sociale et constitue un barrage beaucoup plus important que le baccalauréat. Et bien que l'on se trouve à une étape assez nuancée du cursus scolaire, les inégalités face à l'école dues à l'origine sociale sont toujours fortes. Au niveau du premier cycle, on avait pu remarquer que les étudiants issus des classes supérieures se dirigeaient plus souvent vers le secteur le plus prestigieux (M.G.P.), tandis que les étudiants issus des classes populaires se dirigeaient plus souvent vers M.P.C. ou S.P.C.N. Au niveau de la licence, les différences paraissent s'accroître puisque ces derniers préparent dans une forte proportion les licences de chimie ou de sciences naturelles, tandis que les étudiants issus des classes supérieures se dirigent plus souvent vers les licences de physique ou de mathématiques. Il faut ajouter que c'est sans doute en grande partie en raison de mauvaises orientations ou de mauvaises formations de départ que les étudiants issus des classes populaires se sont trouvés éliminés. On remarque en effet que la part des étudiants issus des sections modernes et plus encore des C.E.G. de même que la part des étudiants ayant passé le baccalauréat sciences expérimentales est moins forte en première année de second cycle qu'en propédeutique.

L'enquête auprès des étudiants du second cycle permet surtout de connaître les méthodes de travail et les attitudes des étudiants à l'égard de l'enseignement qui leur est dispensé.

LES ATTITUDES DES ÉTUDIANTS À L'ÉGARD DE LEUR TRAVAIL

a) Les méthodes de travail

Placés devant le choix de voir diminuer les horaires d'enseignement et augmenter le temps consacré au travail personnel, ou de voir diminuer le temps consacré au travail personnel et augmenter les horaires d'enseignement, plus de la moitié des étudiants interrogés se déclarent favorables à une augmentation des horaires d'enseignement. Si la proportion de ceux qui disent préférer l'enseignement dispensé en faculté au travail personnel demeure sensiblement identique quelle que soit l'origine sociale, elle varie considérablement selon la section en propédeutique : 54 % des étudiants qui ont fait S.P.C.N. se déclarent favorables à une augmentation du temps consacré au travail personnel contre 30 % seulement de ceux qui ont fait M.G.P. Invités à se prononcer sur la forme d'enseignement jugée la plus utile, les étudiants, dans une très forte proportion (80 %), citent les travaux dirigés (ou travaux pratiques) et non pas les cours magistraux. Ainsi les étudiants souhaitent un encadrement plus étroit plutôt que l'accès à un nombre plus grand de connaissances nouvelles. On voudrait voir substituer au travail personnel libre mais anarchique le travail dirigé qui facilite la compréhension et l'assimilation des connaissances dispensées dans les cours. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que le travail personnel soit d'autant plus dévalorisé que l'on va de la section jugée la

plus facile (S.P.C.N.) à la section jugée la plus difficile (M.G.P) Alors que, dans la section S.P.C.N. le travail personnel est jugé suffisant pour assimiler le cours, dans la section M.G.P., le travail dirigé est jugé nécessaire à la compréhension des connaissances dispensées par le cours.

C'est selon la même logique qu'il faut interpréter les réponses à la question portant sur les photocopiés. Moins de 6 % des étudiants touchés par l'enquête déclarent que le photocopié devrait avoir un contenu différent du cours. Plutôt que d'apporter des savoirs différents de ceux dispensés par le cours, le photocopié (pour 40 % des étudiants) doit reproduire le cours.

Tout se passe comme si on tenait le cours pour la somme des connaissances que l'on doit acquérir : tout ce qu'il faut savoir est dans le cours mais il faut savoir tout ce qui est dans le cours, qui ne doit être ni complété ni résumé. Au bout d'un an d'études en faculté, les étudiants, particulièrement ceux qui ont fait la section M.G.P., semblent souhaiter un cours intégralement reproduit par écrit, et des enseignants pour faciliter l'accès au cours, l'expliquer et le commenter ; c'est d'une part un manuel, et d'autre part des répétiteurs. C'est donc vers un enseignement de type « secondaire » que semblent se porter les vœux des étudiants des facultés des sciences ; un enseignement comparable par certains points à celui qui est dispensé dans les classes préparatoires aux grandes écoles.

b) Culture générale ou apprentissage du métier?

Les opinions des étudiants sur la nature de l'enseignement qu'ils souhaiteraient recevoir semblent au premier abord être en contradiction avec ces résultats. En effet, pour la grande majorité d'entre eux (74,5 %), il est plus important de posséder une culture générale approfondie que d'étudier la seule discipline choisie. Cette valorisation de la culture générale, commune aux étudiants des différentes sections, est légèrement plus marquée chez les étudiants originaires des classes supérieures (80,5 %) que chez ceux qui sont originaires des classes populaires ou des classes moyennes (72 %), et chez les filles (78,5 %) que chez les garçons (72,5 %). Désireux de recevoir un enseignement de culture générale, les étudiants, pour la plupart (78 %), reprochent à la formation qu'ils sont en train d'acquérir de ne pas satisfaire aux exigences d'une culture complète. Quel crédit faut-il accorder à ces multiples manifestations d'intérêt pour la culture générale ? Marquent-elles le souci d'acquérir une culture complète, ou seulement celui de conformer ses réponses à un stéréotype reçu sur la supériorité de la « culture générale » par rapport à la spécialisation fortement enracinée ? On peut se poser la question si l'on sait que 4 % des étudiants interrogés déclarent souhaiter recevoir un enseignement de philosophie des sciences ; si l'on sait d'autre part que, pour la majorité des étudiants (62 %) l'enseignement dispensé en faculté doit d'abord préparer aux débouchés professionnels et que 9,5 % seulement d'entre eux voient dans l'enseignement des fondements théoriques, la vocation essentielle de la faculté des sciences. Si les étudiants, quelle que soit leur origine sociale ou la section dans laquelle ils ont préparé propédeutique, déclarent en très grand nombre souhaiter recevoir un enseignement de culture générale, les étudiants originaires des classes supérieures sont plus nombreux (45 %) que les étudiants originaires des classes populaires ou des classes moyennes (39 %) à désirer voir l'étude de la philosophie des sciences inscrite à leur programme ; il en est de

même des étudiants inscrits à M.G.P., en propédeutique qui pour 46,5%, déclarent souhaiter étudier la philosophie des sciences, contre 38,5 % seulement de ceux qui étaient inscrits en S.P.C.N. Les étudiants qui ont fait M.G.P. sont également les plus nombreux (16 %) à souhaiter voir se développer l'enseignement des fondements théoriques. Si les étudiants manifestent une adhésion de principe à l'idéologie de la culture générale, seuls les étudiants les plus favorisés, c'est-à-dire d'abord ceux qui sont originaires des classes supérieures et ceux qui s'exercent aux disciplines les plus prestigieuses, cherchent à mettre un contenu concret derrière l'idée vague de culture générale. Pour les autres, suivre l'enseignement de la faculté c'est d'abord se donner les moyens d'acquérir un métier de statut élevé, bref, comme on dit, de se « faire une situation », et de pénétrer dans des classes supérieures.

LE CHOIX DE LA PROFESSION ET LA REPRESENTATION DE L'AVENIR

L'enquête donne des précisions supplémentaires sur la représentation que les étudiants se font de leur avenir professionnel. On peut, semble-t-il, imputer à l'action du système universitaire la plupart des modifications survenues dans les choix et les désirs que les étudiants expriment à l'égard de leur insertion prochaine dans la vie professionnelle.

On se souvient que, dès l'entrée dans le premier cycle, la majorité des étudiants déclaraient avoir choisi leur profession future ; et, créée d'autant plus fréquemment qu'ils étaient d'origine plus modeste, comme on pouvait s'y attendre, la tendance générale s'est encore accentuée après une année d'études : seulement 2 % des étudiants contre 10 % dans le premier cycle hésitent encore entre plusieurs professions, la proportion des non-réponses et des réponses ambiguës restant pratiquement identique (28,5 % dans le second cycle contre 27 % dans le premier).

Mais un nombre non négligeable d'étudiants paraît avoir changé d'orientation entre le premier et le deuxième cycle. En effet, on observe une légère réduction du nombre des choix qui se portaient sur la recherche (la proportion globale passe de 9 % à 7 %) et surtout un glissement assez important de l'enseignement à l'industrie : 56,5 % des étudiants se destinent désormais à l'enseignement contre 64 % dans le premier cycle, et 36,5 % à la production contre 27 %.

La lecture des tableaux croisant la profession choisie avec l'origine sociale, le niveau culturel des parents, le sexe, etc... montre que les disparités relevées dans le premier cycle subsistent quant à l'essentiel.

Cependant, la proportion la plus considérable des étudiants qui ont reporté leur choix de l'enseignement à la production (13 %) s'observe dans les classes populaires. On se souvient que les étudiants d'origine modeste étaient les plus ignorants de la gamme de débouchés qu'offraient les études supérieures. Il n'est pas interdit de penser que l'enseignement de la faculté ou (et) les nouvelles fréquentations aient pu aider certains d'entre eux à la prise de conscience de choix nouveaux. De plus, le fait d'avoir passé avec succès la « barrière » que représente l'examen de propédeutique autorise une élévation *généralisée* du niveau d'aspiration. Une proportion non négligeable d'étudiants, et surtout d'étudiants masculins d'origine modeste qui se résignaient à l'enseignement comme au débouché le plus stable

et le plus sûr, ont désormais « l'audace » d'envisager des professions plus aléatoires dans l'industrie. Mais cette élévation du niveau d'aspiration ne fait pas seulement sentir son effet dans les milieux populaires. Si l'on compare la proportion des choix les plus « modestes » (cadres moyens, professeurs de C.E.G.) dans le premier et le second cycle, elle s'abaisse globalement, mais avec des variations intéressantes selon l'origine sociale, la section en propédeutique et le sexe : la proportion des étudiants qui ont les aspirations les plus basses atteint 9 % parmi les fils d'agriculteurs contre 3 % parmi les fils de cadres supérieurs, et 12,5 % des étudiants issus de S.P.C.N. contre 1 % des titulaires de M.G.P. Cette proportion est plus forte chez les filles que chez les garçons.

La proportion des sujets qui osent opter pour la recherche, déjà restreinte à l'entrée en faculté s'abaisse encore dans des proportions voisines dans les différentes catégories sociales pour atteindre 7 % de l'effectif global, alors que plus du tiers des étudiants « *désireraient* » faire de la recherche. Inversement en apparence, mais en fait selon une logique homologue, si plus de la moitié de l'ensemble des étudiants se destinent encore à l'enseignement, le quart de ceux-ci ont bien conscience de faire ainsi un choix forcé, puisqu'ils préféreraient exercer leur activité dans d'autres secteurs. On aurait donc tort de croire que les étudiants choisissent leur profession en tenant compte exclusivement de leurs désirs ou de leur « vocation ». C'est parmi les étudiants qui se destinent à l'industrie que la distorsion entre les vœux et les choix effectués est minimum. On peut donc formuler l'hypothèse selon laquelle entre le premier et le second cycle les exigences propres du système d'enseignement et une conscience plus exacte des débouchés possibles conditionnent dans une large mesure la perception de l'avenir professionnel.

On aurait tort, cependant, de conclure de la pression de plus en plus forte qu'exercent sur les étudiants les exigences universitaires et professionnelles, à la disparition des disparités héritées de l'origine sociale. D'une part ces différences continuent d'inspirer le choix des filières universitaires et des carrières professionnelles. Mais elles se manifestent encore plus évidemment si l'on envisage maintenant les *limites* que les étudiants mettent eux-mêmes à leurs aspirations, et la manière dont ils anticipent leur propre *cursus*. C'est ainsi que, plus on monte dans la hiérarchie sociale, plus s'accroît le nombre d'étudiants qui pensent poursuivre leurs études au-delà de la licence, et parmi ceux-ci de ceux qui visent, par-delà le C.A.P.E.S., une agrégation, un troisième cycle, un doctorat ou un diplôme d'ingénieur. La conscience de l'urgence, plus pressante pour les membres des classes populaires, intervient certainement pour expliquer les disparités. Les divergences dans les réactions face à un échec possible sont dans cette perspective significatives. La proportion des étudiants qui craignent de devoir abandonner leurs études ou qui envisagent de devoir travailler avant le terme des études s'abaisse lorsque l'on remonte l'échelle sociale ; ici encore les disparités selon le sexe et la section et propédeutique suivent la même logique : pour toutes les déterminations importantes, les étudiants issus de S.P.C.N. et les filles se conduisent comme les étudiants issus des classes populaires. On notera avec intérêt que, quels que soient leur origine sociale, leur sexe ou la section dont ils proviennent, la proportion des étudiants qui envisagent de se « reconverter » éventuellement dans une branche technique est toujours fort restreinte puisqu'elle ne dépasse jamais 6 %.

COLLOQUE DE CAEN

On ne peut s'en étonner si l'on sait que la grande majorité des étudiants aspirent à un statut de cadre supérieur. Tout se passe comme si, une fois passés les premiers barrages, baccalauréat et propédeutique, une fois installés dans leur rôle d'étudiants de faculté, c'est-à-dire d'abord de futurs cadres, les étudiants ne pouvaient envisager l'exercice d'un métier de statut moyen que comme une déchéance. Quel pourra être dans ces conditions le recrutement des Instituts universitaires de technologie ? Pourront-ils être autre chose que des organismes de relégation ?



REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. 4/1966

L'Université face à sa réforme.

II - L'avenir et la réforme des structures.

Le Colloque de Caen

Pages 199 à 208